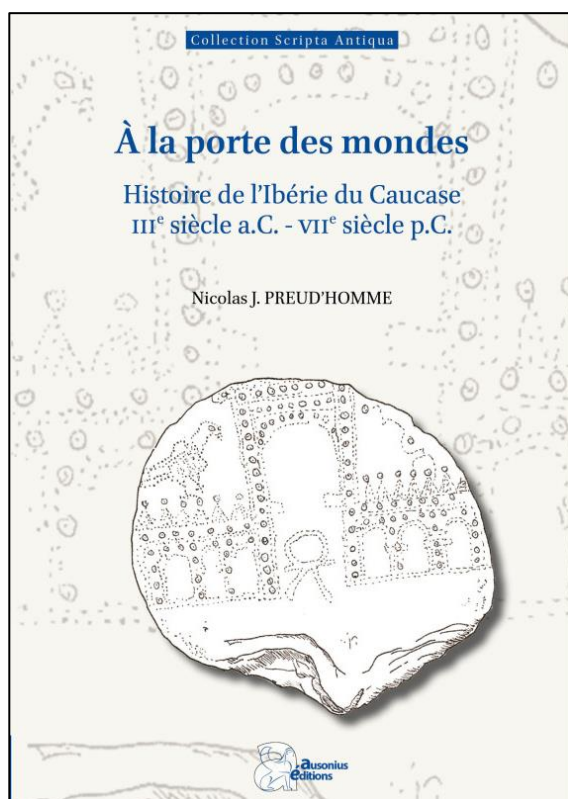


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Compilation des hommages de la séance du 6 décembre 2024

Jean-Pierre MAHE



« J'ai l'honneur de déposer, de la part de l'auteur, l'ouvrage de Nicolas J. Preud'homme, *À la porte des mondes. Histoire de l'Ibérie du Caucase III^e siècle a.C. - VII^e siècle p.C.*, Bordeaux 2024, Ausonius Éditions (Scripta Antiqua 181), 564 p. in 8°.

En nommant Ibérie du Caucase un territoire qu'on a souvent pris l'habitude d'appeler Géorgie orientale, Nicolas Preud'homme (NP) corrige un insidieux anachronisme qui a plus d'une fois faussé la perspective des historiens du Caucase dans le haut Moyen Âge et dans l'Antiquité. En effet, à proprement parler, la Géorgie – aujourd'hui Sakartvelo, qui s'étend depuis la Mer Noire jusqu'à l'actuel Azerbaïdjan – n'existe pas en tant qu'État avant le début du XI^e siècle p.C. Auparavant, le même territoire était réparti entre deux États distincts, que Strabon nomme, à l'époque des campagnes de Pompée (66-64 a.C.), la Colchide (*Egrisi* en géorgien) à l'ouest, et l'Ibérie (*Kartli* en géorgien) à l'est.

Pour expliquer l'homonymie des Ibères d'Espagne et de ceux du Caucase, NP retient l'hypothèse que le grec Ἰβηρες dériverait de la locution arménienne *i Virs* (« en Ibérie / chez les Ibères »), et que *Virs* s'apparenterait à divers vocables indo-iraniens signifiant « homme ». À mon sens, pour ingénieuse et savante qu'elle soit, cette étymologie risque bien de s'inscrire dans une longue liste quasiment tératologique d'acrobatie toponymique concernant les Ibères du Caucase. Observons en passant que le *i* initial, qui porte l'accent du mot Ἰβηρες, dériverait, selon cette hypothèse, d'une préposition arménienne enclitique (donc sans accent), et que phonologiquement Ἰβηρες compte trois syllabes tandis que *i Virs* n'en compte que deux. En effet, puisque toute syllabe finale arménienne est nécessairement accentuée, *Virs* ne peut être que monosyllabique. C'est pourquoi il serait peut-être plus prudent de supposer que les reflets toponymiques caucasiens de l'Ibérie hispanique et de l'Albanie balkanique s'expliquent à peu près comme les échos américains de l'Ancien Monde : York et New York, Orléans et Nouvelle Orléans.

Encore faut-il noter que la Colchide et l'Ibérie s'épanouissent à des époques différentes et dans des aires culturelles d'orientation opposée. La Colchide est déjà très florissante au VIII^e siècle a.C., quand les Grecs, grâce à la trière à cinquante rameurs (pentécontore), passent les Détroits, explorent la Mer Noire et fondent des comptoirs sur le littoral pontique. Elle décline après la conquête

romaine, mais demeure hellénistique jusqu'à la fin de l'Empire byzantin. D'ailleurs certains prénoms grecs, par exemple Oreste ou Callistrate, se rencontrent encore à l'heure actuelle. De son côté, l'Ibérie, longtemps incluse dans l'Empire perse achéménide, s'affirme comme un État indépendant au III^e siècle a.C. et, malgré sa christianisation au début du IV^e siècle p.C., conserve une forte empreinte iranienne jusqu'à la fin des Perses sassanides.

Il est donc intellectuellement salubre de tenir, comme le fait NP, l'histoire de l'Ibérie caucasienne pour un sujet distinct, plutôt que de l'associer à celle de la Colchide, comme future composante d'un royaume de Géorgie dont la création n'est pas envisagée avant le premier quart du IX^e siècle. Pour ce faire, NP s'appuie sur les sources classiques (historiens grecs et latins), mais aussi sur les vestiges archéologiques et les documents épigraphiques (latins, grecs, iraniens, hébreux et araméens) mis au jour par les fouilles des XX^e-XXI^e siècles.

Cette confluence est d'autant plus précieuse qu'elle profite largement de l'extraordinaire progrès des études pahlavies et moyen-iraniennes, dont témoigne, par exemple, le *Corpus inscriptionum iranicarum*. Ainsi, en confrontant aux données des chroniques ibéro-caucasiennes celles de l'inscription trilingue de Šāhbur I^{er} sur la Ka'ba-i Zardušt, NP illustre le bénéfice historique de ces recherches épigraphiques.

Quant à l'historiographie chrétienne (arménienne et géorgienne) du Caucase – largement connue dès le XIX^e siècle –, les textes ont été considérablement améliorés de nos jours, grâce à la découverte des manuscrits les plus anciens et aux recherches des philologues locaux et étrangers dont NP montre une connaissance étendue. Malheureusement, l'édition critique de la *Conversion du Kartli*, prenant en compte les manuscrits sinaïtiques fortuitement découverts en 1976 et identifiés en 1996 par Zaza Aleksidzé, n'a été disponible qu'en 2024. Il était donc matériellement impossible à NP d'en tenir compte¹.

La monographie de NP représente donc une mise au point exhaustive de toutes les données actuellement disponibles. En 2019, au moment où NP s'apprêtait à soutenir la thèse qui est à l'origine de ce volume, F. Schleicher publiait à Stuttgart ses premiers travaux sur la chronologie des rois d'Ibérie caucasienne et sur l'Ibérie entre Rome et l'Iran. Cette convergence méthodologique entre les deux chercheurs marque un tournant dans la recherche et ouvre assurément une voie féconde.

Les vestiges archéologiques et la terminologie administrative confirment que « l'Ibérie antique – tout comme l'Arménie – appartenait à l'aire culturelle iranienne ». Les fondements de la société comportaient une vision dualiste de l'univers, la recherche d'un équilibre entre le pouvoir royal et une puissante aristocratie contrôlant tout à la fois la levée des troupes, la prêtrise et les grands offices du royaume. Dans l'éducation princière cette civilisation faisait une large part aux « parents nourriciers ».

C'est pourquoi la notice de Strabon (XI,3,3) sur les quatre classes de la société ibère a, depuis longtemps, été confrontée aux données iraniennes par de grands savants comme Džavaxišvili, Adontz et Lordkipanidzé. Comparant les sources antiques épigraphiques et littéraires aux chroniques médiévales arméniennes et géorgiennes (V^e-XIII^e siècles), NP a minutieusement analysé des termes institutionnels comme *eristavi* (« stratélate »), *mtavari* (« prince »), *aznaur* (« noble »), ainsi que les offices et dignités de l'Ibérie antique, puis du Kartli médiéval jusqu'à l'an mille : le roi (*meupe*), son second (*vitaxe / p'it'iaxši*), les princes royaux (*sepec'ulni*) etc.

¹ Néanmoins l'excellente édition d'Ilia Abuladzé (1963), fondée sur deux rédactions différentes de cette chronique, montre clairement que la *Conversion du Kartli* (à quoi NP se réfère d'après la traduction anglaise de Constantine Lerner 2004) est plus ancienne que la *Vie du Kartli*, traditionnellement prise en compte par les historiens de la Géorgie.

Au III^e siècle p.C., entre 260 et 290, les monarques arsacides d'Ibérie, qui avaient tenu tête aux Sassanides de Perse, furent évincés par une dynastie nouvelle, les Mihranides (ou Khosroïdes), dont le premier représentant fut Mirian, protégé du Roi des rois Bahrām II (276-293). L'archéologie confirme l'impact matériel de ce changement. Les inscriptions grecques et araméennes (armaziennes) disparaissent. Les monnaies romaines sont remplacées par des pièces sassanides. L'ancienne aristocratie pro-romaine s'efface devant de nouvelles élites pro-perses.

Cependant la tendance est inversée par la paix de Nisibe, conclue en 298 entre Dioclétien et Narseh. Désormais le souverain ibère doit recevoir de Rome les insignes de son pouvoir. Vers 330, Mirian – jusqu'alors zélé adorateur d'Armaz (Ahura-Mazda) – est converti au christianisme par une « captive » étrangère anonyme, que les Ibères appellent Nino². À vrai dire la chronologie est ici bien problématique. NP montre néanmoins que le premier roi chrétien se nommait effectivement Mirian, comme le fondateur de la nouvelle dynastie. À défaut de données exploitables dans l'historiographie géorgienne et dans l'épigraphie sassanide, NP donne au Mirian chrétien une certaine consistance, grâce aux sources arméniennes.

Après la mort de sa première épouse, Abešura, fille du roi arsacide Aspagur, Mirian se remarie à Nana, probablement fille du roi du Bosphore cimmérien. Selon le récit de Rufin d'Aquilée et des chroniques grecques et géorgiennes, la conversion de Nana, guérie par sainte Nino, précéda celle de Mirian, qui persista dans le culte d'Armaz jusqu'à une éclipse prodigieuse dont il fut sauvé en invoquant le dieu de la « captive ». Ce récit, non confirmé par les calculs astronomiques, semble purement fabuleux.

Cette tradition fut transmise à Rufin à l'extrême fin du IV^e siècle par un prince royal ibère, nommé Bacurius, *dux* du *limes* de Palestine. D'après l'historien arménien Koriwn³, où apparaissent successivement, au début du V^e siècle, un roi d'Ibérie nommé Arčil, puis un autre nommé Bakur, nous considérons pour notre part que ce dernier, frère d'Arčil et co-régent, est le Bacurius de Rufin. NP observe que ce même Bacurius, fort estimé du païen Libanios, n'est pas nécessairement chrétien. Tout en s'interdisant des conclusions définitives, il estime que l'interlocuteur de Rufin « se distingue bien des rois ibéro-kartvèles, actifs durant les premières décennies du V^e siècle ».

L'une des questions essentielles posées par la christianisation des Ibères est le rôle que les juifs locaux ont pu jouer dans le processus. Si l'on en croit les chapitres II à XV de la *Conversion du Kartli*, composés aux IX^e-X^e siècles⁴, sainte Nino, qui parlait araméen, a été en relation constante avec la communauté juive, d'où furent issues les pieuses femmes de son entourage. Le roi Mirian lui-même reconnaît que les juifs ont apporté à son pays la connaissance de Dieu.

Comme le note NP, l'archéologie confirme la présence de populations juives à partir du I^{er} siècle p.C., puis au IV^e siècle, quand apparaissent les premiers chrétiens. Chrétiens et juifs – pour autant qu'on ait des indices suffisants sur la religion des défunts – semblent avoir souvent reposé dans les mêmes nécropoles (Dedoplis Gora, Urnisi, ou Samtavro de Mxeta). Malgré les positions hypercritiques de certains chercheurs, NP en conclut que « les premiers chrétiens d'Ibérie étaient très étroitement liés au judaïsme au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne. Ils vivaient d'une manière relativement paisible avec les résidents juifs avec qui ils partageaient des rites communs et des lieux d'inhumation ».

Pour notre part, ce point de vue nous paraît confirmé par les extraits que nous avons gardés d'une des sources perdues de la *Conversion du Kartli*, qui est une sorte d'évangile apocryphe géorgien,

² Terme affectueux de la langue infantine (Nunē en arménien). La même « captive » est aussi appelée Théognoste (« Connue de Dieu / Dieu sait qui »), ou Christiana – ce qui confirme son anonymat.

³ Chapitres XV-XVI.

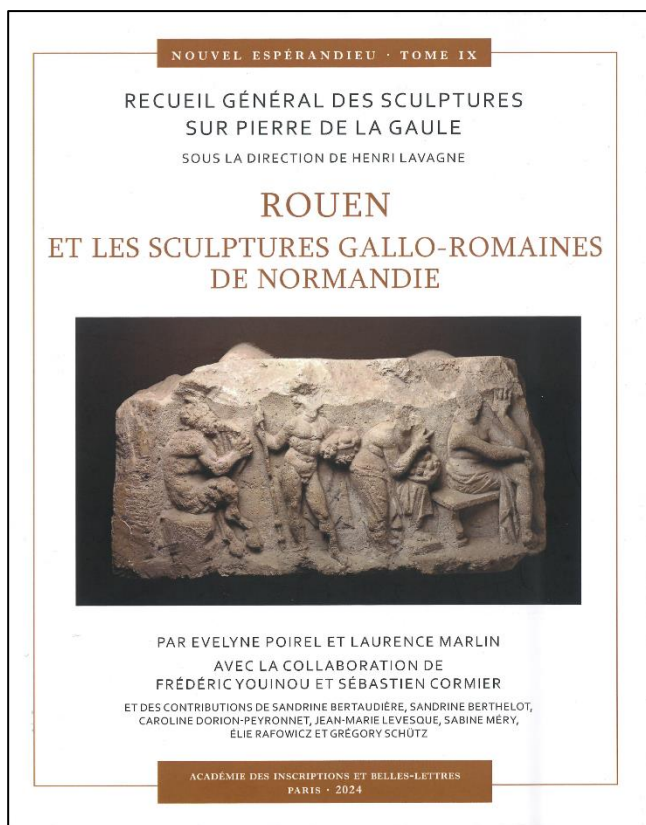
⁴ Au contraire le chapitre I – qui comporte un noyau ancien des années 480 – a été complété au plus tard en 639.

mettant en scène un juif de Mxeta, Eliozi (descendant du prophète Élie, dont il a conservé la pelisse), qui aurait assisté au baptême de Jésus et l'aurait, plus tard, suivi sur le Calvaire, où il aurait pieusement recueilli la « tunique sans couture » du Crucifié, pour l'emporter en Ibérie comme une précieuse relique⁵.

La lecture du volume est facilitée par trois annexes : une chronologie de l'histoire des Ibères et de leur royaume, un tableau comparatif de la succession des rois d'après les sources étrangères et géorgiennes, ainsi que les inscriptions lapidaires, puis un album de cartes et de figures. On aurait sans doute souhaité une carte plus précise du sud Caucase et de l'Ibérie au premier siècle p.C. Néanmoins, l'apport pratique de ces schémas et de ces tableaux permet au corps même de l'ouvrage de se concentrer fructueusement sur l'analyse de l'économie des territoires, de la topographie du pouvoir, des institutions et de la société.

Comme on le comprend, les sources sur les mille ans d'existence du royaume ibéro-caucasien sont à la fois multiples, polymorphes et polyglottes, mais irrémédiablement lacunaires. Il est donc inévitable que les spécialistes, obligés de s'appuyer sur des données incomplètes, formulent des avis divergents sur des points importants. Mais l'essentiel est que NP a clairement exposé les raisons de ces désaccords. On ne peut que saluer le courage et la probité de ce jeune chercheur. Il convient aussi d'apprécier l'orientation résolument novatrice qu'il a donnée à son travail, en rompant fermement avec les perspectives anachroniques de ses prédécesseurs, qui ont étudié l'Ibérie caucasienne (Kartli), non pour elle-même, mais comme une future composante du royaume unifié de Géorgie (Sakarvelo). »

⁵ J.-P. Mahé, *La Conversion du Kartli*, 2 vol., CSCO 706 (texte géorgien), 707 (traduction commentée), Louvain (Peeters) 2022 ; spécialement CSCO 707, p. 66-82.

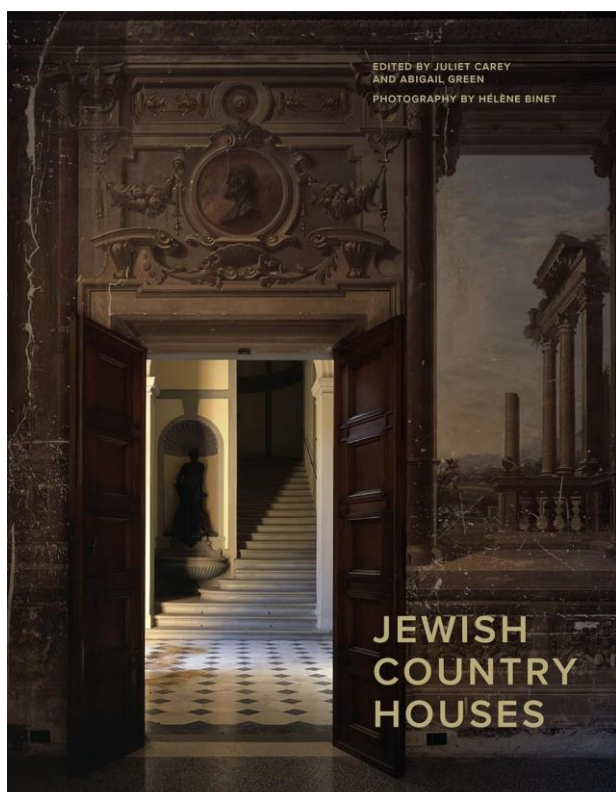


« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le IX^e volume de la collection du *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule : Rouen et les sculptures gallo-romaines de Normandie*, par Evelyne Poirel et Laurence Marlin, avec la collaboration de Frédéric Youinou et Sébastien Cormier, et des contributions de Sandrine Bertaudière, Sandrine Berthelot, Caroline Dorion-Peyronnet et Jean-Marie Levesque, Paris 2024, 223 pages, 179 planches.

Cet ouvrage a été dirigé et, en grande partie, rédigé par Evelyne Poirel, ancienne conservatrice du musée des antiquités de Rouen et Laurence Marlin qui lui a succédé. Elles ont été aidées dans la rédaction de notices concernant les peuplades voisines des Vélocasses et des Calètes par plusieurs archéologues de la région, Frédéric Youinou pour la cité des Baiocasses (Calvados), des Esuviens, (Orne), des Unelles (Manche), des

Viducasses, et des Lexoviens par Grégory Schütz, et par Sébastien Cormier pour les Aulerques Eburovices. La variété de cet ensemble ne doit pas faire illusion et la réunion de ces différentes cités exprime une unité intéressante et une communauté de style réelle. Il n'est que de feuilleter la riche illustration qui accompagne les textes des différentes notices pour s'en convaincre. On pourrait à première vue s'imaginer que dans cette province lointaine par rapport à Rome, les ateliers ont une individualité provinciale marquée et que la Gaule profonde y est présente autant, sinon davantage, que le style "romain", au sens large du terme. Mais celui-ci y est représenté par bien des monuments. Pensons aux quatre premiers exemples de Rouen, à la si classique "Grande Herculanaise" de Lillebonne (n°51), à la belle tête probablement impériale n°053, à la Minerve de Bayeux(n°264) et au Vitellius de Caen(n°343), dont on ne peut malheureusement pas assurer la provenance locale. On remarque aussi que les scènes de métiers ou de la vie des artisans, dont les gallo-romains sont généralement si friands, sont très rares : à peine un savetier et son échoppe(n°059) et un marchand dans sa boutique(n°061). Les frises d'armes romaines sont beaucoup plus fréquentes. Quant à la religion, elle est bien présente mais sans grande originalité, avec des effigies très classiques, et quand le dieu Sol se présente avec quelque force (n° 118), on hésite à imaginer pour lui un milieu mithriaque. Seule la grande déesse-mère de Saint-Aubin -sur-mer (n°298) s'affirme avec force comme gallo-romaine. Mais il ne faudrait pas se fier à ce corpus apparemment banal car les trouvailles sont pour plupart anciennes et sporadiques, reposant plus sur des découvertes réunies par des collectionneurs érudits que sur des fouilles modernes et systématiques. Des mises au jour récentes, comme le monument (n° n°26-28) dit de la fontaine de la place de la Pucelle en 1994, montrent la richesse de certains sites et ces fragments de colonnes aux masques suspendus sont à la fois originaux, riches de prolongements iconographiques et de qualité sculpturale remarquable. De même, les commentaires archéologiques et iconographiques proposés par Sébastien Cormier, Elie Rafowicz, Sandrine Bertaudière et Sabine Méry (p. 79-120) constituent un ensemble très prometteur pour étudier le temple du Vieil -Evreux et sa parure

monumentale, dont sont présentées ici pour la première fois les pièces les plus riches, en attendant une reconstitution plus ample de ce décor dont les sculptures étaient peintes. La prise en compte du travail d'exploitation des archives lancé par Christiane Fontaine sera pour la reconstitution du site antique et de sa parure monumentale une base essentielle. »

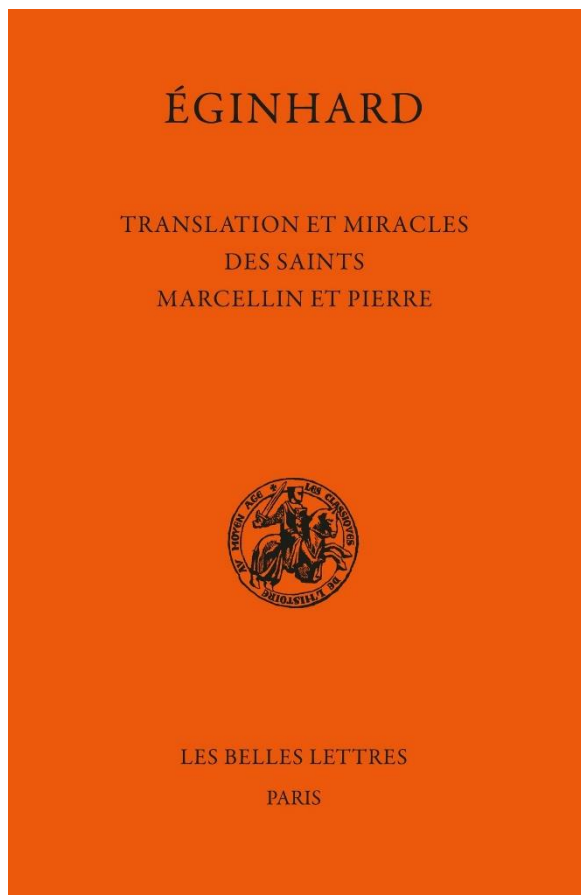


« J'ai l'honneur de déposer également *Jewish country houses*, ouvrage collectif édité par Juliet Carey et Abigail Green, et publié par le National Trust, Londres, 2024, 352 pages, 323 photographies en noir et blanc et en couleurs. Ce livre, très attendu, est né d'un colloque qui s'était tenu en mai 2017 à la Villa Kérylos. Une série de 14 communications présentées à cette occasion ont été réunies, d'autres n'y figurent pas et ont été publiées ailleurs, mais l'ensemble est très représentatif du projet que les éditrices, Juliet Carey et Abigail Green ont lancé sur les demeures à la campagne de la grande bourgeoisie juive du XIX^e et du début du XX^e siècle, essentiellement en Europe. Cette entreprise très neuve par son sujet, car aucun ouvrage auparavant n'avait traité ce thème de manière aussi ample, a abouti à ce livre où les synthèses d'une grande hauteur de vues alternent avec des études de cas qui ont été retenus comme particulièrement significatifs de ce que l'on pourrait considérer comme l'ascension de la

bourgeoisie juive dans la haute société européenne aux XIX^e et XX^e siècles. On le sait, au moins depuis Proust, cet essor ne pouvait se produire sans des alliances matrimoniales complexes et le livre ne manque pas de les élucider à chaque chapitre. Les auteurs et les éditrices ont su se procurer de multiples photographies des propriétaires et de leurs hôtes, dont les hauts-de-forme et les robes à traîne accentuent leur air de famille. Mais si ceux qui ont habité ces demeures sont bien présents à chaque page, c'est bien l'architecture et surtout le décor intérieur de chacune de ces demeures fastueuses qui est omniprésent, grâce aux photographies de la grande artiste Hélène Binet, qui sait que la couleur d'un marbre polychrome peut suggérer des rêves orientaux ou une applique Régence évoquer le raffinement de la France d'Ancien Régime. Le choix de ces demeures à présenter a été difficile et nous en donnons maintenant un bref aperçu.

Broomhill dans le Kent où le souvenir des Salomon est partout présent et dont on peut rappeler qu'Emile Bertaux, lorsqu'il était conservateur du musée Jacquemart- André, estimait que la bibliothèque du château était l'une des plus riches d'Europe en livres du XVIII^e siècle. La "fée Electricité" y a laissé aussi ses marques avec des salles où sont encore présentes de magnifiques piles et des moteurs chargés de distribuer dès 1898 une électricité qui naissait à peine dans les campagnes. Les décorateurs du musée de Monte Martini à Rome ont dû y prendre leur inspiration. On étudie ensuite Hughenden Manor (Buckinghamshire), le château de Disraeli, lui aussi doté d'une bibliothèque qui atteignit 25.000 volumes et où le favori de la reine Victoria aimait à se reposer, au point de lui refuser d'être enterré à Westminster. Vient ensuite le château de Ferrières (Seine-et-Marne) que traite avec brio Pauline Prévost-Marcilhacy, et dont les dix-huit suites princièrement ornées continuent d'étonner. On regrettera que le vœu de Guy de Rothschild qui souhaitait qu'on en fit un musée consacré à l'art Napoléon III n'ait pas été suivi, et que l'Université de Paris à qui cette immense demeure avait été donnée, s'en soit désintéressée complètement. Nino Strachey a traité du château merveilleusement "gothique" qui appartenait à Horace Walpole et fut construit entre 1747 et 1797, avec le nom modeste, de Strawberry Hill. Après Walpole et la part qu'il prit aux jardins du

domaine, les Waldegrave et les Braham surent le conserver et même l'agrandir, notamment Lady Waldegrave et ses quatre maris successifs. Un escalier avec un décor de fraises en fer forgé permettait dès lors de descendre au jardin de Walpole, qui avait fait tant d'émules en France et en particulier celui du Moulin Joli conçu par Claude-Henri Watelet. Juliet Carey a subtilement dépeint la mentalité compliquée du fondateur de Waddesdon Manor, Ferdinand de Rothschild, qui se réclamait être d'un cosmopolitisme affirmé, mais dont la demeure ressemble à un château de la Loire, où l'essentiel du décor et des meubles rappelle celui des intérieurs aristocratiques français, surtout ceux du XVIII^e siècle pour lequel il avait une prédilection. Avec les Cahen d'Anvers, leurs deux propriétés sont différentes, comme le montre Alice S. Legé, puisque la forteresse de Torre Alfina près d'Orvieto acquise pour Edouard Cahen d'Anvers a peu à voir avec le château de Champs-sur-Marne, acheté pour son frère Louis en 1895. Torre Alfina est encore plus médiévale après sa restauration qu'à son époque de construction, tandis que Champs retrouve l'allure qu'il devait avoir du temps de son ancienne propriétaire, Madame de Pompadour. Luisa Levi d'Ancona Modena relate avec ferveur les implications sociales de la transformation de la villa La Montesca près de Citta di Castello en Ombrie où domina l'influence de Madame Montessori au point que la propriétaire (Alice Franchetti) y créa une école destinée aux enfants des paysans de la région. Nous avons nous-même traité de la Villa Kérylos, où l'érudition de Théodore Reinach a produit une demeure assurément grecque, comme on la nomme aujourd'hui, mais où un "esprit de judéité" se montre avec une présence discrète, comme dans le "mikveh" pour les ablutions, situé à l'entrée de la villa où il serait superficiel de ne voir qu'un simple nymphée à l'antique. En tout cas, Kérylos n'a pas les caractères d'un musée mais d'une maison où Th. Reinach pensait terminer sa vie au milieu des livres et des penseurs grecs qu'il aimait, à la différence de l'allure de musée impérial du château de Freienwalde (décrit par Martin Sabrow), à la raideur prussienne, que Walther Rathenau habita avant sa mort en 1922. Nymans en Angleterre (Sussex), le château de famille des Messel, eut l'air pendant un temps d'un chalet alpin égaré dans le Sussex, écrit John Hilary, et a connu de nombreuses transformations pour devenir une propriété très anglaise d'aspect, mais où l'étoile de David reste fièrement présente dans le mur où elle est sculptée, comme elle se voit bien en évidence sur les mosaïques de la bibliothèque de Kérylos. Lucy Wasensteiner s'attache à la villa de Max Liebermann sur le lac de Wannsee où le peintre a veillé à ce que l'on puisse avoir partout des vues traversantes donnant sur le lac, et après bien des vicissitudes à l'époque nazi, la ville de Berlin l'a sauvée comme musée. Dans ce qui fut la Tchécoslovaquie d'hier, les exemples ne manquent pas de villas juives que Petr Svoboda décrit avec nostalgie et qui toutes sont devenues aussi des musées : Schillersdorf pour Salomon Rothschild, Tobitschau, la Villa Stiassni, la Villa Tugendhat, cette dernière montrant un minimalisme étonnant, en contraste avec le choix ostentatoire de matériaux précieux pour les murs intérieurs. Helen Fry révèle comment la grande villa de Trent Park, au nord de Londres, luxueusement aménagée par Philip Sassoon de 1912 à 1939, devint à cette date un lieu de confinement pour les généraux allemands faits prisonniers, qui ne se doutaient pas que des microphones dissimulés dans chaque pièce exploitaient leurs conversations et informations secrètes sur les intentions du Reich, qui servirent considérablement aux Alliés. Enfin, l'ouvrage se termine par un chapitre, rédigé par les deux éditrices, Juliet Carey et Abigail Green, qui décrivent rapidement les principales villas juives des Etats-Unis, dont le château d'Otto Kahn (Oheka Castle) à Long Island. Quelques pages finales mentionnent des exemples supplémentaires dans les divers pays européens et qui, faute de place, n'ont pu être traités. De riches index rendent aisément consultable ce remarquable ouvrage qui est une synthèse exceptionnelle sur des lieux prestigieux de la mémoire juive et de la plus grande histoire de l'Europe. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part des deux directeurs de la publication, l'ouvrage intitulé : *Éginhard, Translation et miracles des saints Marcellin et Pierre. Texte, traduction et notes*, sous la direction de Marie-Céline Isaïa et Michel Sot, avec la participation de Maureen Boyard, Luce Carteron, Barthélémy Enfrein, Élise Guillou, Klaus Krönert, Clara Renedo Mirambell, Énimie Rouquette, Jens Schneider et Christiane Vérard-Cosme, Paris, Les Belles Lettres, 2024 (Les Classiques de l'Histoire au Moyen Âge), cxxxiii-206 p.

L'histoire entretient un vif souvenir des vols de reliques qui ont fait la fortune des sanctuaires de Saint-Marc à Venise et de Saint-Nicolas à Bari. Pour autant, il serait dommage de ne pas prêter attention aux circonstances rocambolesques dans lesquelles, entre 827 et 830, sous le règne de Louis le Pieux, d'autres reliques de saints, insignes parce que romaines, sont parvenues jusqu'au cœur de l'Empire carolingien, à Mulinheim devenue Seligenstadt (« la ville des bienheureux »). L'initiative de cette captation revenait à Éginhard, qui a aussitôt rédigé le récit haut en couleurs de leur acquisition, puis de

leur transport, et préservé la mémoire des miracles qui s'en suivirent (BHL 5233). C'est l'une des traces de l'engouement bien connu pour les reliques au ix^e siècle, attesté avec une vigueur croissante dans l'Empire carolingien une dizaine d'années plus tard. C'est en même temps un document exceptionnel par sa valeur littéraire, et il faut remercier les membres du séminaire animé par Marie Céline Isaïa et Michel Sot d'avoir mené à bien la traduction française de ce texte passionnant, que ces deux spécialistes aguerris des temps carolingiens ont fait précéder d'une introduction d'une centaine de pages, précise et efficace. Leur travail vient s'ajouter à d'autres entreprises de traduction, en italien, en allemand et en anglais. De cette initiative sur le tard a résulté l'avantage de pouvoir utiliser une édition critique solide du texte latin, élaborée à Tübingen en 2015 en collationnant le travail pour encore inédit de Carlos Pérez González, destiné au *Corpus Christianorum*, avec l'édition de G. Waitz parue dans les *Monumenta Germaniae Historica* en 1887, et en tenant compte par ailleurs de l'édition d'Alexandre Teulet parue en 1843 dans les *Publications de la Société de l'Histoire de France*.

L'acquisition des reliques du prêtre Marcellin et de l'exorciste Pierre, martyrs romains du iii^e siècle vénérés dans le cimetière « Aux deux lauriers » où une basilique fut érigée en leur honneur par l'empereur Constantin près de celle dédiée à sainte Hélène, fut d'abord le fruit d'une négociation en 827 avec le célèbre diacre romain Deusdona, agissant en véritable courtier à la cour impériale. L'archichapelain Hilduin, qui résidait à Saint-Médard de Soissons, était alors un autre de ses clients : il souhaitait acquérir les reliques de saint Tiburce, ce qui amena les deux dignitaires de la cour impériale à choisir deux émissaires qui accompagneraient Deusdona à Rome afin d'en rapporter les reliques convoitées. Les rebondissements imprévus de cette quête, du fait de la rouerie

du diacre romain et de la concurrence forcenée entre Hilduin et Éginhard, par émissaires interposés, furent si nombreux et suscitèrent tant d'événements que l'on peut comprendre le désir d'Éginhard d'en préserver la trace écrite : elle est la preuve manifeste, donnée en quatre livres, de la persévérance qu'il avait déployée pour parvenir à ses fins et, ainsi, donner à ces reliques l'audience qu'elles méritaient.

Le premier livre rapporte donc d'abord le succès du vol des reliques des saints Marcellin et Pierre effectué nuitamment dans leur tombeau que préservait la crypte de la basilique – et auxquelles s'ajoutait, prétendit-on, de la poussière des reliques de saint Tiburce trouvée dans une niche attenante ; puis le voyage de retour en une double expédition, chaque émissaire suivant son chemin, si bien qu'Éginhard n'expose intégralement que l'itinéraire du sien, le notaire Ratlaïc, qu'il rejoint pour conduire avec lui les reliques jusqu'à son domaine de la vallée du Main (dans l'Odenwald, en Hesse méridionale). Éginhard avait en effet reçu en 815 le domaine de Michelstadt (aujourd'hui Steinbach) en cadeau de l'empereur Louis le Pieux qui le considéra comme un de ses proches conseillers dès son avènement. Après avoir déjà servi Charlemagne dès la dernière décennie du viii^e siècle, Éginhard pressentait cependant les déchirements qui s'amorçaient, au sein de la famille impériale, entre Louis et ses fils, du fait de la naissance de Charles en 823. La translation est pour lui, dans ce contexte, une manière de s'assurer de la puissante protection des saints martyrs romains en les accueillant dans l'église de pierre qu'il vient de faire construire au cœur de son domaine et pour laquelle il cherche les reliques indispensables à la consécration du lieu. Né dans le Maingau, il souhaite surtout se retirer désormais dans cette région avec son épouse, promettant en même temps à l'empereur qu'il lui sera le plus utile en priant pour lui à la tête de la communauté qui desservira l'église où il espère, à la fin de ses jours, être inhumé auprès des fameuses reliques. Cependant, celles-ci ont aussi le pouvoir de choisir le lieu où elles seront déposées et vénérées. Divers prodiges signifiant leur volonté d'être déplacées amènent donc Éginhard à consentir à un ultime transport, accompli en janvier 828, jusqu'à l'autre domaine qu'il a aussi reçu en 815 de l'empereur non loin de là, à Mulinheim, où il fait bâtir pour les recevoir une autre basilique, qu'il a voulu la plus belle possible.

Cependant, de retour à Aix en janvier 828, il découvre qu'une partie des reliques avait été subtilisée par l'émissaire d'Hilduin avant le voyage de retour de Rome et portée à Saint-Médard de Soissons. Non sans mal, Éginhard parvient à obtenir leur restitution, mais il doit patienter pour en disposer tout à fait car entretemps, dès qu'elles sont rapportées à Aix et confiées à Hilduin, elles font l'objet d'un culte dans la chapelle palatiale, auquel participent l'empereur Louis et son épouse Judith. Il fallait bien écrire tout le livre II pour raconter toutes les péripéties de cette récupération, jusqu'au transport triomphal à Mulinheim-Seligenstadt où les saints exigent cette fois que leurs reliques, d'abord dispersées, soient réunies dans la même châsse, ce qui est fait à l'automne de 828.

Si le voyage des reliques est l'occasion de rendre manifeste la dévotion des simples gens qu'elles suscitent sur leur passage, il importe par ailleurs d'asseoir durablement la réputation du sanctuaire de Mulinheim-Seligenstadt en rapportant les miracles que les deux martyrs obtiennent auprès du Seigneur – Éginhard est très sensible à cette distinction hiérarchique fondamentale entre le pouvoir divin et la puissance d'intercession des saints en faveur du miracle attendu, et la répète volontiers dans ses récits. Préserver la trace des miracles dus aux saints Marcellin et Pierre : tel est donc l'objet des deux livres suivants, inaugurés par une préface distincte qui les rend solidaires. Le livre III accumule les récits de miracles survenus dans le sanctuaire qu'ils se sont choisis, à proximité de leurs reliques mais pas nécessairement en présence d'Éginhard. Il en est informé par le truchement de divers écrits, auxquels il fait confiance, dit-il, comme s'il avait été témoin oculaire des faits. Le livre IV poursuit dans la même veine, mais cette fois en racontant les autres miracles dont Éginhard a connaissance. Ce sont ceux qui se sont produits là où les reliques ont été présentes en dehors de Seligenstadt, à Aix d'abord, et ensuite, dans plusieurs lieux où il a accepté de les envoyer : à

Valenciennes (dans l'abbaye Saint-Saulve), à Gand (à Saint-Bavon dont Éginhard est l'abbé laïque) et à Maastricht (qui est une de ses propriétés). À la différence des miracles rapportés le plus souvent pêle-mêle dans le livre III, ceux-ci sont racontés dans l'ordre chronologique suivi par les livrets qui ont été transmis à Éginhard. A le lire, on comprend surtout qu'il cherche à démontrer dans ce dernier livre la puissance singulière des reliques qu'il a acquises : à Aix elles agissent en l'absence de reliques concurrentes ; dans les autres sanctuaires les miracles ne surviennent que quand elles y sont transportées ; et même à Seligenstadt, dont il est à nouveau question à la toute fin du livre, à propos de deux miracles dus à l'intercession d'autres saints dont Éginhard a aussi acquis les reliques, ces autres reliques peuvent bien renforcer la réputation du sanctuaire, mais il reste que la force principale, qui se traduit par la grande quantité des miracles, revient à Marcellin et Pierre.

Tributaire d'une grande quantité de témoignages l'ayant informé des événements qu'il se met en peine de raconter, Éginhard a réussi le tour de force d'écrire une œuvre très homogène et personnelle. Mettant à profit la culture qu'il avait acquise dès son enfance à l'abbaye de Fulda et qu'il n'avait cessé d'enrichir, il met toute sa virtuosité à construire cette histoire compliquée en ménageant ses effets, en revenant en arrière, voire en s'ingéniant à raconter deux fois le même miracle sans monotonie aucune, une fois en suivant le témoignage qu'il a reçu, une autre fois en le racontant à sa manière (l. I, § 14 et l. III, § 1). Le vocabulaire est riche et précis⁶, la narration enchâsse habilement les divers discours recueillis des uns et des autres, le style soigné est nourri de formules qui font quelquefois écho à des expressions bibliques ou aux écrits de Sénèque et de Cicéron, et la maîtrise du latin se ressent dans la pratique du cursus. Les traducteurs, sensibles à ce travail de la langue, se sont efforcés d'y être fidèles et ont choisi de toujours rendre, pour un même mot ou une même expression en latin, un même mot ou une même expression en français⁷. L'annotation, de plus, met en évidence les réminiscences possibles (en italiques dans le texte latin), soit de mots de la Bible⁸, soit de formulations attestées chez certains auteurs de l'Antiquité.

Des cinq manuscrits utilisés pour l'édition critique du texte latin, aucun ne remonte aux temps carolingiens, à l'exception peut-être d'un manuscrit de Metz qui est dit « postérieur à 850 », et aujourd'hui perdu, mais qui fut utilisé par G. Waitz dans son édition. Cela suggère une diffusion limitée, même s'il convient de tenir compte de la tradition indirecte attestée dans un texte de Raoul, moine et écolâtre de Fulda, contemporain d'Éginhard, et dans un texte anonyme composé à Saint-Médard de Soissons au xi^e siècle, qui s'inspire étroitement de celui d'Éginhard, mais le simplifie et l'appauvrit, se montrant surtout soucieux d'assurer que les reliques ne lui ont pas été restituées et sont donc toujours à Soissons. Cette modeste tradition reflète-t-elle les objectifs d'Éginhard au moment où il composa son texte ? Nous lisons au livre III, § 13 (p. 104-108) qu'Éginhard avait dû rapporter à l'empereur, sur les instances de saint Gabriel, les révélations sur l'état de l'Empire et la nécessité de le réformer que cet archange avait faites à l'aveugle Aldric séjournant à Mulinheim-Seligenstadt. La suite immédiate du livre III rapporte un exorcisme extraordinaire au cours duquel le démon, qui déclare s'appeler Wiggo, dénonce « la malignité du peuple et les iniquités de toute sorte de ceux qui furent placés à sa tête » (p. 112-114), énumérant les fautes du peuple qui lui ont valu d'être châtié par ce démon ravageant le royaume des Francs avec la permission de Dieu – et déclarant tout cela, précise le narrateur, en latin, par la bouche de la jeune fille possédée qui ne

¹ Cependant, au l. II, § 1, p. 50, le verbe *sudare* servant à décrire le prodige du sang qui s'écoule de la châsse évoque la transpiration plus que le « ruissellement » ; et au l. III, § 2, p. 78, il serait plus exact de traduire *flecma* par flegme (l'une des quatre humeurs de la médecine hippocratique) plutôt que par le terme générique « humeur », puisque ce mot est ici associé au nom d'une autre humeur (*flecma ac bilis*).

² Une liste en est donnée aux p. CVII à CIX.

³ La recherche des références bibliques a été menée dans le cadre du travail de traduction, et la démarche est louable, bien que les propositions de rapprochement laissent parfois sceptique, par exemple dans le cas de *vanis spebus* rapproché de 2 Mcc 7 34 (l. I, § 2, p. 14) ou de *quadro lapidi* rapproché de Am 5, 11 (l. IV, § 3, p. 140), tant l'usage identique de ces mots pourrait être fortuit.

connaissait que sa langue maternelle germanique... Mais Éginhard reconnaît que l'empereur Louis n'a tenu aucun compte du discours de saint Gabriel qu'il lui avait transmis durant l'hiver 828-829. De plus, ces passages qui donnent au texte un caractère « hagiographique réformateur »⁹ sont isolés et singuliers dans l'ensemble des quatre livres, si bien qu'on serait plutôt enclin à penser qu'Éginhard écrit l'ouvrage pour informer ceux qui l'entourent à Seligenstadt ou ceux qui se rendront au sanctuaire et trouveront dans ce récit, s'ils sont bons chrétiens, de quoi soutenir leur foi et nourrir leur dévotion et leur confiance dans les reliques des deux saints martyrs. Il est remarquable d'ailleurs que parmi les miracles, à côté de la typologie classique des miracles de guérison telle qu'elle apparaît dans les Évangiles (notamment la guérison du paralytique qui rentre chez lui sans l'aide de quiconque, de même que les nombreux *contracti* se redressent et repartent *propriis pedibus* vers le lieu dont ils sont venus : p. 44, 64, 116, 136, 138...) figurent au l. II, § 8 deux miracles de réconciliation qui donnent à voir la vertu de charité agissante en présence des reliques (une dette effacée, et un homicide pardonné). Les cierges qui s'allument d'eux-mêmes sans que du feu en soit approché (l. III, § 11 et 13) constituent un autre prodige qui se répète – et qui est aussi présent dans la Vie de sainte Geneviève, où le miracle résulte de l'intervention d'un ange.

Alors que la *Vie de Charlemagne*, dont on connaît plus de 130 manuscrits, est l'œuvre reconnue à travers les siècles comme la plus fameuse de ce grand lettré que fut Éginhard, il n'est pas certain que lui-même l'eût préférée au texte des *Translation et miracles des saints Marcellin et Pierre*, probablement rédigé dans les mêmes années. Pour les auteurs de la traduction excellente qui nous en est ici offerte, il aurait sans doute placé ce récit au premier rang, et en tout cas, l'ouvrage peut être qualifié de « chef d'œuvre » (p. lxxv), tant Éginhard, en l'écrivant, a su faire « d'un genre connu une œuvre originale ».

⁴ Pour reprendre la formule proposée par Martin Heinzelmänn, citée p. XXXIX de l'introduction.